

hommes un penchant à aimer leur patrie."

Ont-ils raison ? Ai-je le droit de partager leur sentiment ?

J'aime le coin de terre où j'ai vu le jour. Plaine ou montagne, rivière ou océan, je suis attaché par mille liens aux lieux que j'ai parcourus dans mon enfance. J'en connais tous les agréments. Ce ruisseau, je l'ai remonté dans ses méandres jusqu'à sa source. Ces prairies, j'y ai cueilli des pâquerettes. Ces champs, je les ai contemplés dans leur richesse tour à tour verdoyante ou jaunie, avec leurs épis ondulants et leurs coquelicots aux éclatantes couleurs. Ces bois touffus m'ont donné l'intuition du recueillement, et ces vastes forêts m'ont élevé à l'idée du mystère et de la profondeur impénétrable. Là reposent les cendres de mes pères. Leur souvenir y est encore vivant. Leur ombre semble m'y visiter. Quel mal y a-t-il à préférer cet endroit à tout autre ? Le reste du monde, pour moi, c'est presque l'inconnu. Puis-je aimer ce qui m'est inconnu du même amour qui s'attache à des objets familiers, qui font partie de mon être et desquels j'ai reçu une impression ineffaçable ?

J'aime le peuple dont je fais partie par la volonté de la Providence. Sa langue est la mienne. Ses goûts, ses habitudes, ses idées générales, ses souvenirs, ses aspirations, ses regrets et ses espérances, je les partage. J'apprécie ses qualités ; je suis accoutumé à ses défauts. Son sang coule dans mes veines. Je lui dois en grande partie d'être ce que je suis. "Chaque individu, en effet, n'est pas seulement le produit de ses parents directs, mais encore, et surtout, de sa race, c'est-à-dire de toute la série de ses ascendants. Un savant mathématicien, M. Cheysson, a calculé qu'en France, à raison de trois générations par siècle, chacun de

nous aurait dans les veines le sang d'au moins 20 millions de contemporains de l'an 1,000. Tous les habitants d'une même localité, d'une même province, ont donc nécessairement des ancêtres communs, sont pétris du même limon, portent la même empreinte, et sont sans cesse ramenés au type moyen par cette longue et lourde chaîne dont ils ne sont que les derniers anneaux. Nous sommes à la fois les fils de nos parents et de notre race. Ce n'est pas seulement le sentiment, c'est encore la physiologie et l'hérédité qui font pour nous de la patrie une seconde mère." (Gust. Le Bon, *Revue Scientifique*, 13 Janvier, 1894).

Comment ne lui donnerais-je pas dans mon cœur une place à part ? Ai-je tort de lui vouer une affection particulière ? N'y aurait-il pas ingratitude à la reléguer au rang des pays auxquels je ne dois rien ?

J'aime ma patrie à cause de ses gloires. Des hommes de génie l'ont illustrée. Ils lui ont assuré une renommée éclatante dans l'ordre des lettres, des sciences, des arts. Des navigateurs hardis ont accru son empire et porté au loin son nom, son drapeau, ses bienfaits, ses lois, son commerce, son industrie. Peut-être Corneille est-il inférieur à Shakespeare, Victor Hugo à Goethe, Descartes à Bacon, Pascal à Newton, Pasteur à Koch ou à Lister, Jacques Cartier à Vasco de Gama. N'importe, je préfère Corneille et Victor Hugo, Descartes et Pascal parce que je les connais mieux, que je comprends mieux les délicatesses de leur langue, et que je saisis mieux les nuances de leur pensée. Je les aime mieux parce que je puis les goûter davantage. Les Anglais préfèrent Shakespeare pour la même raison. Quel mal y a-t-il à cela ? Je ne les élève pas pour abaisser les autres ; ma sympathie va instinctivement à eux, comme elle va